

moi dans cette circonstance. Que voulez-vous que j'y fasse ?

— Puisque vous vous le demandez, dit le caporal Frissonnette qui n'attendait, que cette question, je vais vous le dire : ce qui motive l'émotion de cette foule, dont vous avez vous-même remarqué la présence insolite dans une rue aussi tranquille que la rue Sherbrooke, c'est la disparition de Mme Demers. On raconte que depuis plusieurs jours votre femme n'a pas reparu chez elle, et l'on va jusqu'à parler d'un crime. Oh ! je n'en crois rien, mais si vous vouliez bien me donner quelques explications à ce sujet, je pourrais faire démentir par les journaux, qui tous m'adorent et sont tous à ma dévotion,—sauf le *Monde*, peut-être,—les récits qui ont cours, rassurer l'opinion publique et calmer une fâcheuse effervescence.

César Demers se leva et, d'une voix brève :

— Vous, caporal, mêlez-vous de vos affaires. Je ne dois d'explications à personne sur la disparition de ma femme. Le fait qu'elle n'est pas ici ne saurait constituer à ma charge aucune infraction aux lois et règlements de police, et, si l'on me soupçonne d'un crime, c'est à l'autorité judiciaire d'en rassembler les preuves. Quant à vous, sortez !

Le pauvre Frissonnette dut se retirer sans avoir obtenu le plus petit renseignement. Seulement, pour s'entretenir la main, il rédigea un rapport confus où il entassa toutes les sornettes qu'il avait entendues débiter.

Ce fut la première pièce du dossier.

III

La presse ne pouvait rester longtemps étrangère à ces événements. Déjà quelques journaux avaient reçu de leurs abonnés des lettres dans lesquelles ceux-ci se plai-